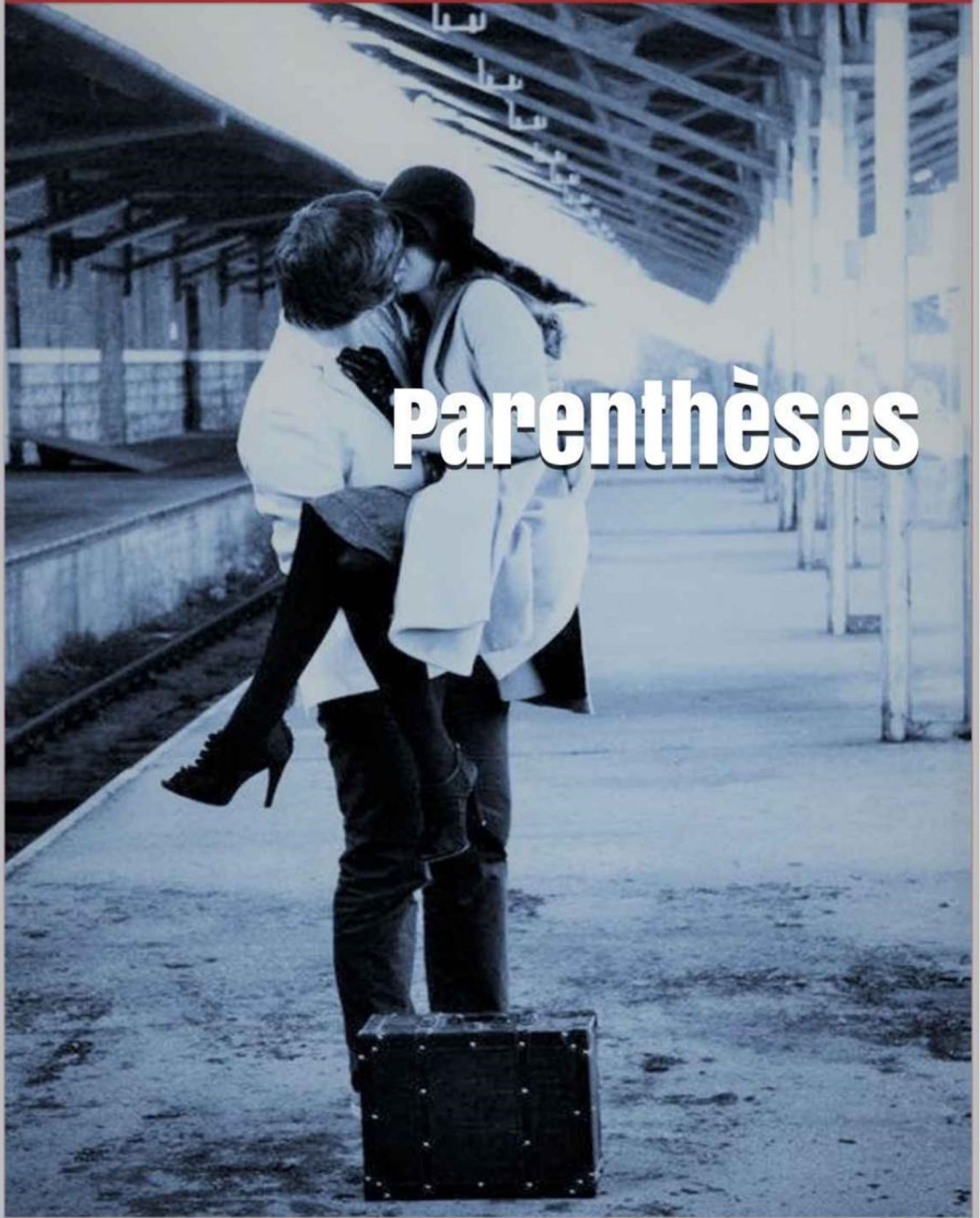


Francis Dolmani



Parenthèses

Francis DOLMANI

Parenthèses

© Francis DOLMANI, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5500-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le 3 septembre 1928, Alexander Fleming, un médecin, biologiste et pharmacologue britannique, découvrait la pénicilline, une substance antibiotique qu'il avait isolée à partir d'un champignon, le *Penicillium Notatum*. Première d'une nouvelle famille de médicaments qualifiés d'antibiotiques, la pénicilline allait sauver de nombreux blessés sur le front. Elle allait aussi ouvrir la voie à la guérison de nombreuses maladies comme la tuberculose ou la syphilis. On estime que les antibiotiques ont permis de prolonger d'une dizaine d'années l'espérance de vie des hommes et des femmes.

Le hasard : De retour de vacances, Alexander Fleming remarqua sur sa paillasse de laboratoire un champignon qui, en contaminant une boîte de culture, en avait éliminé les bactéries. Par cet heureux hasard, les antibiotiques furent découverts.

Le 3 septembre de l'an 401 avant J.C., les Dix Mille, mercenaires grecs au service d'un prince perse, livrèrent combat en Mésopotamie. Battus, ils décidèrent de rentrer dans leur pays. Après d'innombrables tourments, ils aperçurent enfin la mer Égée et s'exclamèrent d'une voix unie : « Thalassa ! », ce qui signifie « mer » en grec. Cette équipée héroïque est restée dans la postérité grâce au récit qu'en a fait Xénophon, l'un des chefs de l'expédition : l'Anabase.

La lutte et la résilience : les mercenaires grecs, livrés à eux-mêmes après la mise à mort de leurs principaux chefs par un satrape perse, hissèrent à leur tête

des hommes neufs tels Xénophon. Ils décidèrent de rentrer chez eux par les confins de l'empire perse, en rejoignant le Pont-Euxin (la mer Noire). Au total, en deux ans, les survivants, au nombre d'environ cinq mille, parcoururent plus de 6000 kilomètres avant d'atteindre le royaume grec de Pergame et les rivages de la mer Égée.

Le 3 septembre, c'est aussi le douzième jour du signe astrologique de la Vierge. Selon la mythologie grecque, Perséphone, la déesse de la fertilité était une vierge qui fut enlevée un jour par Hadès, le dieu des enfers. Sa mère Demeter tenta en vain de la retrouver et se décida finalement à ruiner sa récolte de désespoir. Pour essayer de l'apaiser, Hadès permit à Perséphone de revenir chaque année au printemps, afin de l'aider à la récolte. C'est ce qui explique l'apparition de la constellation de la Vierge, qui est seulement visible entre les mois de Mars à Août de chaque année.

Moisson et renouveau : la vierge est représentée avec un épi de blé. Cette imagerie agraire est en rapport avec la vie mais aussi la mort : si la gerbe de blé représente l'éclosion, la moisson est aussi le symbole de la fin d'une saison et du commencement d'une autre. Par extension, la vierge est l'emblème même de la nourriture, qu'elle soit intellectuelle, émotionnelle ou alimentaire.

Quant à Francis et à son frère François, ils étaient nés de l'union hasardeuse et assez peu probante d'un ancien berger corse illettré, Antoine Luciani, surnommé le Tonio, et d'Hélène Martin, une ouvrière lyonnaise frêle et excessivement timide.

Membre d'une fratrie de cinq enfants venus au monde quelque part dans le maquis de l'Alta Rocca, trois ans avant le début de la seconde guerre mondiale, le Tonio connut des conditions de vie pour le moins précaires durant son enfance. La Corse avait été largement épargnée par les atrocités de la guerre mais les privations n'en avaient pas moins été éprouvantes. Quoiqu'obligatoire, l'école n'était pas une priorité absolue pour ces familles démunies qui vivaient essentiellement du travail de la terre et des animaux de la ferme. Les enfants étant rapidement réquisitionnés pour aider aux travaux manuels, l'absentéisme à l'école était alors très élevé. Les parents du Tonio étaient des bergers analphabètes qui vivaient en autarcie et en autosuffisance dans un petit village de basse montagne. La généalogie était alors une notion assez abstraite et les mariages et procréations entre cousins et cousines n'étaient pas rares dans ces hameaux de montagne où la mobilité des habitants était extrêmement réduite. La consanguinité des couples parentaux était par conséquent assez élevée...

Plus tard, avec la fin de la guerre et le début des Trente Glorieuses, l'emploi commença à se développer et la situation économique s'améliora lentement, surtout dans les villes côtières où le commerce commençait à prospérer et où le tourisme balnéaire initiait son développement de masse. C'est ainsi que les

familles de bergers descendirent progressivement dans les villes et les vallées à la recherche d'une vie meilleure. Beaucoup des nouveaux arrivants furent recrutés dans l'industrie du bâtiment ou pour les travaux de voirie, l'île de beauté accusant un certain retard de développement en matière d'infrastructures par rapport au continent.

À l'aube de ses vingt printemps, le Tonio, dépourvu de qualifications professionnelles, commença donc une carrière de maçon dans la petite ville de Viggianello, tout comme ses deux frères Dominique et Jean. Leur sœur était restée en montagne dans le petit village de Zicavo avec son mari, sans jamais avoir d'enfants. Leur père mourut prématurément et ils eurent la douleur de perdre également un jeune frère dans des conditions mystérieuses, peut-être à la suite d'un accident ou d'un suicide. Le sujet était resté tabou et Francis ne connut jamais les tenants et les aboutissants de ce traumatisme.

Le jeune Tonio était alors un bel homme brun aux yeux bleus avec un visage masculin et doux, un regard vif et brillant et un magnifique sourire rayonnant de jeunesse. Il aurait peut-être pu, dans d'autres circonstances et sous d'autres cieux, prétendre à un rôle de jeune premier dans le cinéma italien de l'époque, qui se préparait à vivre un essor et une période foisonnante, d'abord avec le cinéma d'auteurs de Federico Fellini, Luchino Visconti, Pier Paolo Pasolini, Franco Zeffirelli ou encore Michelangelo Antonioni, puis avec les grandes comédies à l'italienne de Mario Monicelli, Ettore Scola, Pietro Germi et Luigi Comencini, entre autres...

Mais le hasard devait en décider autrement. Le Tonio n'était à ce moment pas appelé à mener la Dolce Vita à Rome comme Marcello Mastroianni mais à empiler des briques et à couler du béton pour accompagner à sa manière et à la sueur de son front la croissance économique florissante de la fin des années 1950. C'était sa lutte à lui, pas franchement choisie de son plein gré, mais à laquelle il s'adonnait avec l'énergie de la jeunesse, parce-que cette période était porteuse d'espoir et de renouveau après la lente et douloureuse reconstruction matérielle et psychologique qui avait suivi les tourments de la guerre.

De l'autre côté de la Méditerranée, cinq cents kilomètres plus au Nord, Hélène Martin, née en 1940, s'était elle aussi relevée de cinq années de souffrance et de privations. Lyon avait vécu plus durement la tragédie nazie et ses séquelles

avaient été plus durables. Même lointaines, les carences alimentaires durant le conflit avaient durablement affecté les enfants les plus démunis qui en avaient irrémédiablement conservé les effets néfastes sur le plan physique et psychologique.

Hélène était une jeune fille chétive et fragile, employée dans une usine de la Croix Rousse, quartier ouvrier juché sur la deuxième colline de la ville faisant face à celle de Fourvière, de l'autre côté de la Saône. À la différence des 1er et 2ème arrondissements de Lyon, situés sur la presqu'île entre Rhône et Saône, et qui constituaient le centre historique et bourgeois de la ville avec ses riches immeubles cossus, le 4ème arrondissement abritait les classes populaires dans des bâtiments rudimentaires au confort spartiate. C'est essentiellement dans ce quartier, et dans une moindre mesure dans le vieux quartier de Saint Jean, qu'on trouvait les immeubles de canuts, bâtis au XIXe siècle pour contenir les volumineux métiers à tisser de la soierie artisanale.

Au tout début des années 1960, Hélène se préparait à profiter des avantages prodigués par son comité d'entreprise pour passer deux semaines de vacances dans un camping VVF basé sur la commune de Propriano, charmant petit village de pêcheurs situé sur la côte sud-ouest de l'île de beauté.

De son côté, Le Tonio, semillant autochtone au sourire ravageur, aux yeux bleus magnétiques et aux cheveux noirs luisant de gomina, n'était pas décidé à manquer la marche ni les bienfaits du tourisme de masse. Les exigences techniques et physiques de son métier lui dessinaient un corps musclé et lui doraient joliment sa peau mate. C'était plus qu'il n'en fallait pour séduire aisément des jeunes femmes du continent au teint blafard et qui n'avaient jamais vu la mer... L'été venu, Le Tonio débarquait donc dans les campings du coin avec ses frères et cousins, chemise blanche, pantalon à pinces et souliers vernis, rasés de près, et prêts à en découdre avec les jolies touristes fraîchement débarquées.

Moins gâté physiquement par la nature mais beau parleur intarissable et sans complexes, ce qui vaut tous les atouts physiques du monde, le cousin François se chargeait d'aborder les jeunes touristes féminines et d'assurer une entrée en matière réussie, primordiale pour la suite des événements. En fonction des affinités et de l'évolution des discussions, chacun trouvait sa place... ou pas, car

il existait nécessairement une part d'aléatoire dans ces bals d'été au bord de mer, comme en tout temps et partout ailleurs.

C'est ainsi qu'Hélène Martin et Antoine Luciani devaient se rencontrer et entamer une parade de l'amour par un beau soir d'été, sous un ciel étoilé et une douce brise de mer...

La suite fut plus laborieuse. Pour beaucoup de jeunes corses de l'époque, l'eldorado se trouvait sur le continent mais il était aussi parfois synonyme d'exil et de déchirure. Même si les perspectives d'évolution personnelle et professionnelle y étaient considérées comme plus réduites que dans l'hexagone, les corses restaient viscéralement attachés à leur terre, à leurs origines et à leurs traditions, ces dernières étant à certains égards assez éloignées de celles du continent.

Mais leur décision fut prise après deux années d'amour à distance : Antoine « monterait sur le continent », attiré mais aussi quelque peu intimidé par ses richesses et ses promesses d'avenir. Il atterrit tout d'abord à Paris dans une usine des automobiles Simca, en tant qu'ouvrier non qualifié, c'est-à-dire à la chaîne. Le climat parisien, gris et humide, lui seyait assez mal mais il acceptait de prendre son mal en patience avant de trouver une opportunité pour se rapprocher de Lyon.

Ce fut chose faite deux années plus tard lorsqu'il fut embauché aux usines Citroën dans le 7ème arrondissement de Lyon. Le climat était plus clément, un peu plus ensoleillé qu'à Paris et le jeune exilé retrouva un peu d'allégresse. Bien sûr, ses amis, sa famille et les odeurs du maquis lui manquaient mais c'était une concession à faire pour provoquer le destin et construire du solide : on dit que la chance sourit aux audacieux. Peut-être aussi que l'amour n'était pas étranger à cet exil ; c'était en tous cas à espérer...

Néanmoins, le fameux ascenseur social de l'époque restait pour l'instant bloqué au rez-de-chaussée, même s'il pouvait donner l'impression de titiller le premier étage, selon le point de vue adopté. Antoine restait en effet un ouvrier non qualifié en voie de qualification, ce qui devait correspondre plus au moins à

l'entresol. Mais combien d'étages pouvait-on monter en réalité ? Personne ne le savait réellement, même pas Antoine. Il se rendait bien compte que son illettrisme constituait une barrière significative à son évolution, que ses complexes d'ancien berger corse « descendu de sa montagne » n'arrangeaient rien et qu'il se sentait au fond un peu perdu dans cette grande ville du continent dont il ne comprenait pas tous les codes. Et pourtant, il fallait une bonne dose de courage pour quitter sa terre natale et tenter de s'intégrer dans la métropole. Ceux qui osaient l'aventure faisaient l'objet d'un certain respect mais aussi parfois d'une certaine jalousie de la part de leurs congénères qui n'avaient pas osé franchir le pas. Cette ambiguïté était d'ailleurs souvent source de non-dits, les « expatriés » étant parfois sournoisement assimilés à des traîtres tout en étant secrètement admirés pour leur audace et leur force de caractère.

Heureusement, Hélène avait quant à elle obtenu son certificat d'études à l'issue du collège, soit grosso modo l'équivalent du bac général d'aujourd'hui, d'après ce que pouvait constater Francis, un « professionnel » de l'éducation, au vu de ses nombreuses pérégrinations dans différents collèges et lycées de la région Rhône-Alpes durant les vingt dernières années. Hélène se révélait ainsi être d'une aide précieuse pour le traitement de tous les documents et tâches administratives que Tonio avait du mal à déchiffrer et à accomplir. Pourtant, cette assistance et cette complémentarité pouvaient être vécues par lui comme une dépendance et provoquer insidieusement un sentiment d'infériorité voire d'humiliation vis-à-vis de son épouse, d'autant plus que la culture familiale patriarcale – à tendance fortement machiste – était alors prégnante sur l'Ile de Beauté. Les concessions à faire pour harmoniser les projections idéalisées d'un couple en herbe et l'affrontement de la réalité étaient par conséquent particulièrement ardues.

Quoi qu'il en soit, le ciel sembla se dégager lorsqu' Hélène et Antoine obtinrent leur affectation comme gardiens du collège André Lassagne de Caluire-et-Cuire, commune résidentielle et limitrophe du nord de Lyon. On était au tout début des années 1970 et la prospérité semblait s'installer durablement sur le pays avec une croissance économique prometteuse et un taux de chômage relativement contenu. Les autorités publiques, poussées par les instances syndicales et galvanisées par cette expansion économique et sociale, recrutaient alors des fonctionnaires en masse. Hélène avait sollicité l'intervention d'un cousin, employé à un poste important du Grand Lyon, pour obtenir un poste